Un aperçu de la philosophie de Ferdinand Gonseth

Damian RÖSSLER *

22 mars 2015

1 Esquisse biographique

FIGURE 1 – Ferdinand Gonseth vers 1930

Ferdinand Gonseth naît le 22 septembre 1890 à Sonvilier dans le Jura suisse. Il fait partie d'une famille de huit enfants. Il passe son baccalauréat à la Chaux-de-Fonds en 1909 puis étudie les mathématiques et la physique à l'école polytechnique fédérale de Zürich (EPFZ). En 1919 il devient professeur de mathématiques à l'université de Berne, où il enseigne jusqu'à 1929. De 1930 à 1960, date à laquelle il prend sa retraite, il est professeur de philosophie des sciences à l'EPFZ.

*Institut de Mathématiques, Equipe Emile Picard, Université Paul Sabatier, 118 Route de Narbonne, 31062 Toulouse cedex 9, FRANCE, E-mail : rossler@math.univ-toulouse.fr

F. Gonseth est touché à la fin de son adolescence par des graves problèmes de vue (un décollement rétinien). Sa vue s'améliora vers la fin de sa vie mais pendant la plus grande partie de sa vie active, il fut presque aveugle. La plupart des livres dont il put prendre connaissance lui furent lus à haute voix par son épouse.

2 Bibliographie

2.1 Principaux ouvrages

Les fondements des mathématiques. De la géométrie d'Euclide à la relativité générale et à l'intuitionisme de Brouwer. Blanchard, Paris (1926, rééd. 1974).

Les mathématiques et la réalité. Essai sur la méthode axiomatique. Alcan, Paris (1936) et Blanchard, Paris (1974).

Qu'est-ce que la logique ? Hermann, Paris (1937).

Philosophie mathématique. Hermann, Paris (1939).

La géométrie et le problème de l'espace. Le Griffon, Neuchâtel (1945-55).

Le problème du temps. Essai sur la méthodologie de la recherche. Le Griffon, Neuchâtel (1964).

Le référentiel, univers obligé de médiatisation. L'Âge d'Homme, Lausanne (1975).

2.2 Articles choisis

Présentation et défense de l'idonéisme. Revue de théologie et de philosophie **27** (1939).

Des mathématiques à la philosophie. Dialectica **9** 3/4 (1955).

L'idée de dialectique aux entretiens de Zürich. Dialectica, vol. I(1) (1947).

2.3 Ouvrages sur F. Gonseth

La philosophie des sciences de F. Gonseth par E. Bertholet. L'Âge d'homme (1968).

Ferdinand Gonseth. Pour une philosophie dialectique ouverte à l'expérience par Eric Émery. L'Âge d'homme (1985).

Espace et horizon de réalité. éd. Marco Panza et Jean-Claude Pont. Masson (1992).

Pour un nouvel esprit philosophique d'après l'oeuvre de Ferdinand Gonseth par P.-M. Pouget. Éditions de l'Aire, Vevey (1994).

3 Le point de départ du projet philosophique de la philosophie ouvert de de l'idonéisme

Le point de départ de l'ouvrage de F. Gonseth « Les mathématiques et la réalité » est une réflexion sur le positivisme logique et le conceptualisme. Le positivisme logique se résume globalement pour lui aux thèses suivantes :

- La connaissance passe par un langage, qui a une structure formelle, ou logique fixée a priori.

- La donnée des points de contact du langage avec la réalité, ie les référents des mots, sont liminaires à notre connaissance.

Le conceptualisme quant à lui, correspond à la thèse que la connaissance de la réalité passe par l'appréhension de concepts universels séparés. On rappellera que la question du statut des concepts universels est une question classique de la philosophie scolastique, qui a ses racines dans les objections d'Aristote à la théorie platonicienne de la participation aux idées.

F. Gonseth met d'emblée le positivisme et le conceptualisme sur le même plan et les qualifie de pré-critiques. Par « pré-critique » il entend qu'ils correspondent à des manières de penser antérieures à la parution de la Critique de la Raison Pure de Kant. Les deux attitudes dénotent selon lui une attitude pré-critique dans la mesure où on suppose que la connaissance a une composante qui ne dépend pas de l'expérience : dans un cas, la structure logique du langage et dans l'autre cas le concept universel, qui préexiste, toujours selon Gonseth, la réalité appréhendée.

Tout l'ouvrage « les mathématiques et la réalité », et par delà toute l'oeuvre de Gonseth est traversé par la forte conviction que la connaissance abstraite ne peut jamais être débarrassée de ses origines expérimentales. Il revient inlassablement sur ce point et il lui tient particulièrement à coeur de montrer que les mathématiques n'échappent pas à l'emprise de l'expérimental. Dans la plus grande partie de son oeuvre, et surtout dans sa monumentale monographie « Le problème de l'espace », il s'est intéressé à la géométrie qui est pour un terrain d'élection pour illustrer ses vues. Cependant, une partie du livre

« les mathématiques et la réalité » est aussi consacré à l'arithmétique et la logique. Il s'est par ailleurs aussi intéressé, toujours avec le même souci, à la méthodologie de la physique (par ex. la colorimétrie ou la chronométrie) et à l'éthique.

Il faut noter que Gonseth ne s'engage jamais dans une analyse détaillée de sa notion de « pré-critique ». Il fait cependant référence au fait (....) que la découverte des géométrie non-euclidiennes ainsi que l'avénement de la relativité einsteinienne ont mis en doute l'idée kantienne que le temps et l'espace sont des formes a priori de l'intuition. Il semble qu'il veut conserver de la pensée kantienne l'idée que la connaissance est conditionnée d'une certaine manière et pour lui ce conditionnement est celui de l'intuitif, qui surplombe nécessairement toutes les phases de la connaissance. Dans le contexte du positivisme logique de l'école de Vienne et des nouvelles théories physiques, il veut garder vivant ce qu'il conçoit à tort ou à raison comme l'héritage de la pensée kantienne, qu'il voit maintenant reculer après un siècle de domination. Il ne s'intéresse cependant jamais en détail à cette dernière et on peut douter que son interprétation de Kant soit correcte.

Animé de l'idée que l'abstrait doit toujours répondre à l'intuitif, il propose *la philosophie ouverte* comme alternative à toutes les tentatives de munir la connaissance de structures a priori. Il associe à la philosophie ouverte l'idonéisme, qu'il voit comme un bréviaire de principes généraux qui doivent aider le philosophe ouvert à s'orienter.

Nous reviendrons plus tard sur l'articulation de l'épistémologie gonsethienne. Cette articulation n'est pas encore très claire au début de son oeuvre et ce n'est qu'après la publication du « Problème de l'espace » et son introduction de la notion d'horizon dialectique que son épistémologie se précise.

Nous allons présenter quelques exemples pour en faire apparaître les prolégomènes.

4 La géométrie euclidienne

Les textes de Gonseth se présentent souvent sous forme de dialogue entre des tenants de vues divergentes. Par exemple, le livre « Les mathématiques et la réalité » est un dialogue entre Idoine (qui représente bien sûr les vues de l'auteur), Parfait (qui est une sorte de positiviste logique) et Sceptique (qui est sceptique, ie qu'il pense que la connaissance est impossible). Dans l'article « Présentation et défense de l'idonéisme », F. Gonseth se donne même un opposant plus mal intentionné, nommé Advers. La forme du dialogue est une autre manière d'insister sur l'ouverture de sa philosophie : elle doit toujours être prête à réviser son point de vue si elle fait face à des objections justifiées.

Une notion fondamentale dans la théorie de la connaissance de F. Gonseth est la notion de schéma. Un schéma est une approximation de la réalité, utile à un certain stade du processus cognitif.

Voici un extrait des « Mathématiques et la Réalité » , qui explique cette notion.

« Supposez qu'on ait recouvert une feuille de papier de cases assez petites, disposées comme celles d'un damier et peintes par exemple en bleu et en jaune. Placez-vous à une certaine distance : la feuille vous paraîtra d'un vert (grisâtre) uniforme. Rapprochez-vous peut à peu : il viendra un instant où les deux couleurs fondues tout d'abord, reprendront leur individualité. Est-il vrai ou faux que la feuille soit verte ? Ou qu'elle soit bicolore ? Voici notre réponse. L'affirmation : la feuille est verte ! est vraie du point de vue éloigné ; fausse du point de vue rapproché.

Vous me direz : Il y a pourtant une différence essentielle, le vert perçu n'était qu'une combinaison du bleu et du jaune : en quelque sorte une *synthèse intuitive schématique.* Je vous répondrai : Le bleu et le jaune que nous percevons sont également des synthèses intuitives plus ou moins comparables à celle qui vient de nous fournir justement un précieux exemple. Sous le signe de l'absolu, il n'est ni vrai ni faux que notre feuille soit verte ou bicolore. Il ne s'agit dans les deux cas que d'apparences, que d'images plus ou moins grossièrement fidèles. »

Voici comment il conçoit le processus qui mène à la formulation mathématique de la géométrie euclidienne. On commence par schématiser les propriétés des segments et points physiques que nous voyons : cette schématisation mène à la notion de droites et point indivisibles. Il insiste beaucoup sur le fait que l'introduction de l'indivisibilité est une approximation pratique et provisoire. Cette schématisation une fois accomplie, on introduit les axiomes, qui répondent encore une fois à une description physique sommaire de notre intuition des droites et points dans le monde qui nous entoure. Le point qui lui importe particulièrement est le fait qu'une définition ou un axiome perd toute sa substance si on les sépare de leur origine expérimentale. Dans les mots de F. Gonseth :

« Si nous persistons à vouloir définir la droite par les axiomes, c'est tout au plus comme relation logique que nous avons quelque chance d'y parvenir. Mais alors la définition ne saisit plus rien de ce qui est en elle image et représentation idéalisées : la droite dans la plénitude de son sens échappe à l'étreinte des seuls axiomes. »

et

« Ainsi la notion de définition va s'évanouir dans l'indéterminé lorsqu'on veut lui conférer une signification indépendante du processus par lequel les notions vont se constituant.

C'est au fond ce processus seul qui nous fournit une définition, à travers l'intuitif et le géométrique. »

Une idée fondamentale de F. Gonseth, que l'on déjà se profiler ici, est que les objets et les axiomes mathématiques sont nourris pas leur origine intuitive et notre connaissance mathématique réside dans une tension jamais relâchée entre une processus d'abstraction, ie de schématisation et d'axiomatisation et une intuition, une pratique. Une présentation des mathématiques comme un édifice de pure logique leur enlèverait toute vie.

5 L'arithmétique

F. Gonseth présente une analyse semblable de l'arithmétique et de son axiomatisation. Voici le début d'axiomatisation de l'arithmétique qu'il présente :

Axiome 1 : À chaque nombre a succède un nombre $a' \neq a$.

Axiome 2 : Seul le nombre 1 ne succède à aucun autre nombre.

Axiome 3 : Tout nombre succède, directement ou par intermédiaire, au nombre 1.

etc.

Cette axiomatisation n'a bien sûr rien d'original, même à son époque (c'est essentiellement celle de Peano) mais ce qui préoccupe Gonseth est le fait que ces axiomes sont d'abord des règles pratiques de comportement plutôt que les composantes d'une structure abstraite. Par exemple, l'axiome 1 nous dit que si nous sommes engagés dans la numérotation d'un ensemble d'objets, nous pourrons trouver un nombre qui succèdera à un autre nombre au sens où nous pourrons encore ajouter un objet à l'ensemble. On a donc bien affaire à une infinité de nombres, mais l'essence de cet infini réside dans une possibilité pratique que l'on a devant une collection physique finie. Donc encore une fois, selon F. Gonseth, la nature de l'arithmétique ne se résume pas à la structure logique d'une collection d'axiomes : ces axiomes n'ont un sens que dans le contexte d'une intuition, d'une pratique.

Dans le cadre de l'arithmétique, il propose d'ailleurs un argument supplémentaire pour étayer sa thèse que toute axiomatisation des nombres ne peut se dégager de son terreau expérimental : il remarque que dans le système axiomatique présenté plus haut, on a cru bon de *numéroter* les axiomes.

« Tout d'abord, nous voulons profiter de l'occasion qui s'offre ici pour faire reparaître le conflit entre la méthode qui justifie par la logique la vérité des constructions mathématiques, et celle qui aperçoit les abstractions mathématiques non pas comme données d'emblée dans leur perfection, mais comme des images évoluant de l'intuitif vers un abstrait en devenir. L'occasion, c'est ici le fait que nous avons trouvé bon de numéroter les axiomes. Dans le temps même que nous prétendions dégager la notion de nombre de toute idée de grandeur et de numération, nous faisions un usage tout à fait apparent des nombres 1 à 6, employés dans leur fonction énumérative. »

Autrement dit, voir les nombres commes des entités purement abstraites décrites par un système axiomatique n'a pas de sens, puisque les nombres dans leur signification pratique première apparaissent déjà dans la description de ce système.

6 La logique comme physique de l'objet quelconque

La thèse la plus controversée de F. Gonseth est probablement celle que la logique est elle-même une sorte de physique. Il fit un exposé au Congrès International de Philosophie Scientifique à Paris sur ce sujet en 1935 et il rencontra de vives résistances dans l'auditoire. En renvoyant la logique aux sciences « naturelles », il touche le nerf du positivisme logique, à savoir la conviction qu'on peut dégager des lois de pensée universelles auxquelles tout discours, mais tout spécialement tout discours scientifique, doit se plier. L'espoir du positivisme logique allait même plus loin : on espérait que la découverte de la logique fondamentale allait élucider la recherche scientifique et rendre son processus transparent (comme par exemple dans le livre de R. Carnap, « der logische Aufbau der Welt »). Voici ce que Gonseth dit :

« Nous allons nous efforcer d'expliquer que la logique est une méthode à la fois "finale" et "objective", dont l'objet primitif est à rechercher dans les réalités les plus immédiates et les plus communes du monde physique ; et dont les fins sont celles de l'action. En un mot : la logique devra prendre l'aspect d'une science naturelle de caractère très primitif, qu'on pourrait peut-être appeler la physique de l'object quelconque. »

« ...il nous faut donc dire aussi que *l'objet est une des formes primaires sous laquelle se présente la connaissance* et dans lesquelles se manifeste l'incidence du plan mental sur le plan naturel. »

Et voici les trois lois empiriques de l'objet qu'il dégage :

Un objet ne peut être à la fois présent et absent.

Tout objet est (quelque part) ou n'est pas.

« Il est clair que, pour pouvoir agir et penser, il faut pouvoir supposer que les choses conservent leur identité. Par exemple, pour pouvoir parler de Paul, il me faut être sûr que Paul ne sera pas Pierre dans un instant. Mais, ceci posé, il est tout aussi nécessaire de remarquer que la loi

Toute chose est identique à elle-même

n'est que schématique. Du fait qu'une chose appartient au monde phénoménal, elle ne reste *jamais absolument et complètement* identique à elle-même. »

C'est dans ces trois lois de « physique de l'objet quelconque » qu'il voit la racine du principe d'identité, du principe du tiers exclu et du principe de contradiction.

7 Le langage kantien chez Gonseth

Nous voudrions revenir ici sur l'usage un peu confus, mais qui nous semblent révélateur, que F. Gonseth fait du langage kantien des formes de l'intuition. Dans le livre, « Les mathématiques et la réalité », il parle de formes de l'intuition dans les situations suivantes :

- « Tous » comme forme de notre intuition, pour exorciser la référence totalitaire du quantificateur universel

- la couleur, l'objet, le temps comme « formes intuitives »

Par ailleurs, il critique Kant, en qualifiant certaines de ses assertions comme pré-critiques (!). En particulier, il ne concorde pas avec Kant sur le fait qu'il existe des formes a priori de l'intuition. Le langage des formes de l'intuition lui convient apparemment mais le qualificatif « a priori » lui semble inacceptable, car trop statique, non révisable. Même les formes de l'intuition doivent pouvoir se plier à l'expérience.

Le point de vue de Gonseth par rapport à Kant est ainsi assez ambigü. Voici une tentative de clarification. Gonseth voit la pratique, l'action elle-même comme une forme de notre intuition, ou du moins comme un cadre irréductible de notre connaissance. Cette pratique donne ensuite lieu au processus de schématisation et d'axiomatisation, sans jamais perdre ses droits sur notre contenu cognitif. On peut rapprocher ici Gonseth de Cassirer et de son concept de *forme symbolique* (introduit dans son livre « Die Philosophie der symbolischen Formen »). La forme symbolique est selon Cassirer un schème fondamental de la connaissance, que l'on retrouve à travers l'histoire dans toutes les disciplines et dans des cultures diverses. Je reprend ici quelques explications que j'avais données dans un exposé l'année dernière. Une forme symbolique a trois phases.

La premiere phase est la phase expressive (« Ausdrucksfunktion » chez Cassirer), la deuxième est la phase représentative (« Darstellungsfunktion ») et la troisième est la phase sémantique (« Bedeutungsfunktion »). L'exemple fondamental d'une forme symbolique est le langage. La fonction expressive du langage est essentiellement sa composante onomatopéique : les onomatopées expriment des objets ou phénomènes physiques en reproduisant physiquement une partie des ces phénomènes. Son idée (qu'il fonde sur un large éventail de données ethnologiques et anthropologiques) est que l'origine du langage est l'onomatopée. Les mots se libèrent ensuite progressivement de leur origine onomatopéique pour devenir de simples représentations. À ce stade, l'aspect onomatopéique de la plupart des mots n'est plus apparent. C'est la phase représentative du langage. La dernière phase, la phase sémantique du langage, correspond à l'usage logicogrammatical du langage. Lorsqu'on parle d'implications entre des évènements possibles, dans lesquels des objets dont on n'a pas de connaissance directe apparaissent, on fait appel à la fonction sémantique du langage.

Au centre de la forme symbolique se trouve le symbole, qui relie les trois phases de la forme symbolique : il est à la fois sémantique, représentatif et expressif.

Le point de vue de Gonseth sur la géométrie ressemble à celui de Cassirer : autant pour Gonseth que pour Cassirer, le processus cognitif ne se dégage jamais de son terreau pratique expérimental et pour les deux ce processus à trois phases. Par exemple, chez Gonseth, la logique commence par une pratique, continue avec des lois empiriques et finit par des lois abstraites. La notion de symbole ne joue pas de rôle particulier chez Gonseth mais on peut se demander pourquoi. Quoi qu'il en soit, le langage des formes symboliques permet de clarifier dans une certaine mesure le caractère kantien de Gonseth : pour lui, notre processus cognitif doit se mouler dans une sorte de forme symbolique. Il se défendrait sûrement d'une description aprioristique de ce type. Nous reviendrons plus bas sur sa réticence irréductible à faire des énoncés généraux.

8 La dialectique gonsethienne

La notion de dialectique se dégage progressivement dans l'oeuvre de F. Gonseth à partir du début des années 1940. Elle est absente dans ses premières oeuvres, en particulier dans « Les mathématiques et la réalité. » Il est fait plusieurs fois référence à ce concept dans le livre « Le problème de l'espace » et il apparaît dans les contributions de F. Gonseth aux *entretiens sur les fondements et la méthode des sciences mathématiques*, qui ont lieu à Zürich en décembre 1938. Le terme de dialectique a bien sûr une histoire touffue et il fait d'abord son apparition (plutôt comme verbe) chez Platon et Aristote, qui opposent l'argumentation 'hypothétique' à l'argumentation dialectique. Au 19ème siècle, il est bien sûr repris par Marx. Gonseth ne s'attarde pas sur le poids historique de ce mot. Voici ce qu'il en dit dans l'article 'L'idée de dialectique aux entretiens de Zürich' :

« Une dialectique est un ensemble arbitré de jugements significatifs. Elle est informée par I'expérience d'un certain niveau de connaissances, expérience qui reste pour une part implicite. Elle est gouvernée par un certain nombre de règles strictes, par un certain nombre d'associations d'idées qui se sont révélées efficaces dans une pratique exigeante, ces règles sont donc des règles éprouvées. Elle est orientée par les fins en vue desquelles elle a été conque. »

Gonseth associe à la dialectique une notion d' 'horizon de réalité' ou 'horizon dialectique'. Cet horizon est le lieu où l'échange dialectique avec la réalité se fait. Les 'règles strictes' mentionnées plus haut n'ont de validité qu'à l'intérieur de l'horizon dialectique, qui limite leur portée et les empêche de s'ériger en principes totalitaires. Une fois un horizon dialectique acquis, on peut passer à un nouvel horizon, dans lequel le premier prend place comme une nouvelle base de l'intuition, qui ne cesse jamais d'être la force vive derrière la formation des règles et des axiomes, ie le processus de schématisation.

Un exemple fondamental de manifestation de la connaissance dialectique était pour lui la géométrie. Selon lui, l'avènement des géométries non-euclidiennes illustrait pour lui le passage d'un premier horizon dialectique à une deuxième horizon et montrait clairement que la géométrie ne consiste pas en une description définitive d'une réalité statique. Comme l'a souligné Hourya Sinaceur, ce passage d'un horizon à un autre, qui se fait sans perdre confiance en la valeur de l'intuition est peut-être l'idée la plus intéressante de Gonseth. Je cite ici ce qu'elle en dit dans 'La dialectique de l'espace' :

« Ainsi, la dialectique supplée l'intuition directe de l'espace ; où plutôt il s'installe un jeu entre une première conception et une conception révisée de la géométrie. Ce jeu modifie non pas la *fonction* de l'intuition, mais l'idée que nous avions de cette fonction. Nous abandonnons l'illusion que l'intuition représente une instance infaillible, *sans cesser de penser l'existence de quelque-chose comme une instance « intuitive »*.[...] Ce que nous retenons et à quoi nous accordons un certain type de réalité, ce n'est pas le contenu de l'intuition,[...], mais sa fonction, qui, elle, est toujours décelable au niveau le plus élevé de l'abstraction. »

Il est dommage que cette fonction de l'intuition ne soit pas analysée et élaborée plus précisément dans l'oeuvre de Gonseth. Son refus de proposer des principes normatifs se traduit souvent en une confusion logique et un inaboutissement du discours, qui semble être pour lui la seule manière d'échapper à l'accusation de dogmatisme, un travers dont il veut à tout prix se défaire.

La conception des mathématiques en général comme dialectiques au sens gonsethien est certainement une idée très intéressante. La dialectique géométrique que Gonseth voit s'amorcer avec l'avènement des géométries non-euclidiennes se développe bien au-delà à partir des années cinquante (après la publication de son ouvrage sur le problème de l'espace) avec par ex. la géométrie algébrique schématique, la géométrie dérivée, les géométries sur les ensembles fortement minimaux de la théorie des modèles. Par ailleurs, on peut parler de façon très convaincante de dialectique de la topologie, avec par exemple l'apparition des topologies de Grothendieck ou les nouvelles idées de Suslin et Voevodsky sur 'l'algébrisation' de la cohomologie singulière. On peut aussi parler de dialectique de la notion d'homotopie, une notion que se réintroduit progressivement dans les fondements même des mathématiques à partir des années 1940, etc.

Un endroit où la conception gonsethienne de l'intuition, tel qu'expliqué par H. Sinaceur plus haut, pourrait trouver une bonne illustration est le retour de la théorie des modèles vers la géométrie. Dans les années 1970, la théorie des modèles s'est considérablement développée sous l'impulsion de mathématicien S. Shelah. Il s'agissait de donner des paradigmes de classification des modèles de théories du premier ordre par cardinalité du modèle. Les travaux de Shelah ont mené à l'introduction du concept de modèle stable et cette notion a pour finir été cruciale dans l'approche de Hrushovski, fondée sur la théorie des modèles, à des problèmes diophantiens. Ce dernier propose une interprétation de nature géométrique d'un problème arithmétique et l'intuition qui l'anime prend sa source dans une préoccupation extrêmement générale de classification de théories. On ne pourrait donc pas dire ici que l'approche de Hrushovski est guidée par une intuition géométrique primitive, qui serait encore présente à l'état résiduel dans une théorie avancée, la préoccupation initiale de la théorie des modèles étant en toute apparence fort éloignée à la fois de la géométrie et de l'arithmétique. Pourtant, une intuition d'une nature très particulière sous-tend cette approche et la cadre dialectique de Gonseth est peut-être le meilleur pour en comprendre la nature.

9 Les conclusions ultimes de la philosophie ouverte. Le projet gonsethien par rapport au problème de l'être

Dans le dernier chapitre du livre « Les mathématiques et la réalité », Gonseth présente les conclusions de ses investigations sur l'arithmétique, la géométrie et la logique et tente de résumer son point de vue. C'est ici que ses affirmations sont les plus extrêmes.

Par exemple :

« En même temps que les concepts spécifiquement mathématiques, tels que la droite ou le nombre, ce sont aussi les idées du possible, du vrai, de l'être, du nécessaire qui s'altèrent à travers les âges. »

Cet énoncé est à mon sens fondamental pour comprendre le projet gonsethien. En effet, Gonseth prend ici position par rapport à la question de l'être, qui est une question polarisante en philosophie. Cette prise de position doit donner une clé pour comprendre un grande partie du discours de la philosophie ouverte. Il est fort intéressant de constater que Gonseth récuse cette question : même la notion d'être est mouvante et ne peut être considérée comme un noyau dur de la philosophie. On avait déjà trouvé des prémisses de ce point de vue dans sa discussion de la logique comme physique de l'objet quelconque, où « être » était identifié à un « être (quelque-part) » pratique.

Que faut-il conclure de ce refus de s'orienter par rapport à la question de l'être ? Il me semble que ce refus suggère que la philosophie ouverte refuse d'une certaine façon d'être une philosophie, dans la mesure où une philosophie est forcément normative. Comment le discours de la philosophie ouverte est-il donc possible ?

D'une certaine manière, ce discours est impossible, comme le dernier paragraphe du livre le suggère :

« Conclusion. - Aussitôt qu'elles ont trouvé leur expression, les pensées revêtent une certaine existence autonome. L'esprit qui les a conçues les reconnaît comme siennes, mais ne les habite plus complètement. Il est capable de les juger comme si elles lui avaient été étrangères. Derrière Idoine, se reconnaissant en lui et ne lui étant cependant pas complètement identique, se tient un Nouvel Idoine :

Le Nouvel Idoine.- Vous n'arriverez jamais à vous [ie Sceptique, Parfait et Idoine] entendre. Mais moi, je vous reconnais trous trois pour trois moments de ma pensée. Nul ne peut être Idoine qui ne sait être encore Sceptique en face des faits, et Parfait en face des idées. »

La philosophie ouverte est donc plutôt une « échelle que l'on repousser après l'avoir utilisée » comme à la fin du Tractatus de Wittgenstein.

Il est intéressant de remarquer que autant pour Wittgenstein que pour Gonseth, le problème de l'être est complètement laissé de côté. Les vues de ces deux philosophes sont en apparence diamétralement opposées mais leurs philosophies ont ceci en commun que la connaissance est contrainte par une forme, qu'elle soit intuitive dans le premier cas, où logico-linguistique dans le deuxième mais que cette forme reste et doit rester un non-dit. Comme le dit M. Panza dans 'Gonseth et les prolégomènes de la connaissance' :

« ...le système que Gonseth a développé, l'« idonéisme » , comme il l'a lui-même appelé, et l'idée même d'une « méthodologie ouverte », ne peuvent pas sérieusement être qualifiés de proposition épistémologique plausible. »